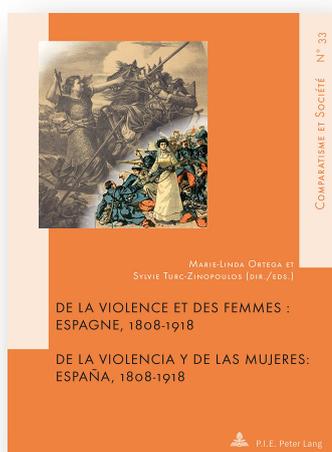




## Reseñas bibliográficas



ORTEGA, Marie-Linda et Sylvie TURC-ZINOPOULOS, dir./eds. (2017). *De la violence et des femmes : Espagne, 1808-1918 / De la violencia y de las mujeres: España, 1808-1918*. Bruxelles : PIE Pieter Lang, 229 p.

L'histoire des femmes et les études de genre sont fréquemment amenées à s'inscrire dans une perspective d'histoire culturelle, et, plus précisément, d'histoire des pratiques et des représentations. Cet ouvrage collectif ne déroge guère à cette orientation, adoptant par ailleurs un angle d'approche spécifique, celui de la violence, aussi bien subie qu'exercée par les femmes elles-

mêmes. Il s'inscrit à cet égard dans la lignée d'une historiographie qui s'est affirmée au cours de la dernière décennie, centrée à la fois sur le XIX<sup>e</sup> siècle espagnol et des phénomènes de violence dans lesquels les femmes apparaissent non seulement comme victimes mais se font également actrices, démentant stéréotypes, apparences sociales (vestimentaires) et autres attributions genrées de passivité, bienséance, de pudeur ou de faiblesse, comme l'avait amplement démontré l'ouvrage fondateur de Cécile Dauphin et Arlette Farge, *De la violence et des femmes* (1997). Le contexte se prête indéniablement à cette lecture : guerres et conflits politiques émaillent en effet la période 1808-1918, jouant le rôle de révélateur d'évolutions sociales plus profondes. S'appuyant sur des sources littéraires, ou encore hémérogaphiques —la presse de l'époque— et une iconographie très riche, les contributions réunies dans cet ouvrage, en français et en espagnol, retracent cet engagement dans le même temps transgressif et violent des femmes, de l'écrivaine à la militante, à la pétroleuse ou à la suffragette quand ce n'est pas à la criminelle avérée et non repentie, une violence ancillaire ou manifestée non plus seulement dans la sphère domestique mais aussi dans la sphère publique, bien que fortement invisibilisée.



Ce sont par conséquent des violences ordinaires qui se font jour parallèlement à la révolte ouverte qui va rompre avec les discours naturalistes du temps et la contrainte des corps comme des esprits, s'insurge contre des violences du quotidien et qui ne le sont pas aux yeux de la justice comme le soulignent les écrits dénonciateurs d'Emilia Pardo Bazán jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le moment charnière de la Révolution de 1868, dite la Glorieuse, fut en ce sens l'occasion non seulement de revendications de la part des femmes, d'occupation de l'espace public et d'obtention de nouveaux droits, mais aussi de la mise en exergue d'une ambivalence dont la littérature comme la science (médicale en particulier) ne s'affranchira pas vraiment : l'usage de la force, de la violence, relève de l'impensable lorsqu'elle émane des femmes. L'ouvrage montre bien que la violence politique dont celles-ci accompagnent leurs revendications est cependant et en tout premier lieu un acte de rationalité. Rationalité chez les cigarières madrilènes, parties prenantes d'un imaginaire collectif porté par la chanson populaire ou par la peinture, la gravure et le dessin, pendant les trois conflits qui se succèdent pendant la période considérée (Gloria Espigado Tocino). Tel est le cas chez ces « révolutionnaires, furies et pétroleuses » que l'on retrouve dans les représentations littéraires ou graphiques de la Commune de Paris et plus généralement des révolutions, entre terreur et adhésion, entre la figure de l'incendiaire et celle de Marianne (Marie Angèle Orobon) ou à l'occasion de la réception du mouvement suffragiste anglais en Espagne et de la diffusion d'un modèle anti-féministe de la femme politique au début du XX<sup>e</sup> siècle (Isabelle Mornat). Ces contributions mettent ainsi l'accent sur l'ambivalence de la violence ainsi pratiquée, le risque assumé de délégitimation du combat pour l'égalité des droits certes, mais également l'évolution de l'opinion publique en leur faveur voire l'héroïsation de ses protagonistes.

L'étude de la presse et de ses chroniques quotidiennes, ainsi que des romans qui exploitent faits divers et « actualité », dérive certes vers le sensationnalisme ou plus exactement le « néronisme » (Jordi Luengo), en d'autres termes les crimes et procès qui s'ensuivent et ne manquent pas de fidéliser le lecteur : criminalité et châtiments semblent se démultiplier dans l'imaginaire collectif, dévoilés par une presse à scandale qui se fait l'écho de discours médicaux ou juridiques (Isabel Clúa). Leur domaine, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle notamment, est censé être celui des sentiments —dévalorisés— et des passions —coupables—. Criminelles, héroïnes modernes, séductrices et déviantes, agitatrices politiques, victimes ou déclarées incapables par la science, y compris dans le cas des femmes hypnotisées et surtout rebelles (Alba del Pozo), les femmes sont tout cela en même temps dans un contexte de tensions sociales. On voit par ailleurs que la typologie de la femme criminelle emprunte à l'occasion aux figures du folklore (les *sacamentecas* dans le cas des faiseuses d'anges ou vendeuses d'enfants, par Marie Franco).

La deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle signe toutefois l'irruption des femmes dans le domaine littéraire et leur présence active dans un journalisme qui ne se limite plus aux rubriques de mode et refuse la victimisation. Ces intellectuelles avant la lettre en viennent en effet à conceptualiser la violence subie comme en témoignent le théâtre de Rosario de Acuña analysé par Sylvie Turc-Zinopoulos, l'exemple de l'aristocrate espionne au service de l'Espagne lors de la guerre de

Cuba en 1898, étudiée par Carmen Simón Palmer, ou encore la campagne de Melilla (1909) retracée par la correspondante de guerre anti-belliciste Carmen de Burgos, entre écriture de presse et fiction (Allison Taillot). Leur statut de femmes « agissantes », car contribuant à leur manière à l'effort de guerre, et la volonté de penser la violence fût-elle révolutionnaire est tout aussi explicite chez la femme de lettres Sofía Casanova, « correspondante par la force de la guerre et de la révolution » en 1915-17 (Manuelle Peloille). Tel est peut-être l'exemple le plus abouti de cette présence combative et désormais incontournable dans l'espace public, qui trouve avec cet ouvrage une illustration des plus précises et contribue à nuancer l'approche habituellement proposée des phénomènes de violence au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>.

Frédérique LANGUE  
*IHTP-CNRS, Francia*